

# Appel à contribution...

*Madame, Monsieur, Cher (e) collègue,*

*Le prochain numéro de la revue *Prétentaine* sera consacré à la croyance et aux croyances.*

*Dans l'esprit transdisciplinaire et multiréférentiel de la revue, nous sollicitons scientifiques, philosophes, linguistes, sociologues, historiens, anthropologues, psychanalystes. Connaissant vos travaux nous souhaiterions vivement obtenir de vous une contribution sur cette thématique. Le texte que nous vous faisons parvenir ci-joint n'est qu'une trame générale destinée à favoriser les libres associations. Le choix de votre contribution vous est évidemment réservé.*

## ***La croyance, le doute et le savoir***

Le point de départ de toute démarche philosophique – et de tout projet de recherche en général – est le doute, la remise en question. Or, tout questionnement présuppose un sujet –situé dans un contexte socio-anthropologique, politique, scientifique, artistique, etc. – et une prise de position qui s'appuie sur un savoir et plus fréquemment une croyance. La croyance, l'action de croire, écrit Paul Ricœur, « désigne une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment, un sentiment de persuasion, de conviction intime ». L'un des traits remarquables de la croyance est qu'elle « s'adresse à des propositions ou énoncés qui sont tenus pour vrais. Cette persuasion de la vérité, attachée à des énonciations, fait le problème philosophique de la croyance » . La question du tenir-pour-vrai que l'on retrouve aussi bien dans les doxa (les opinions) que dans les multiples croyances (politiques, juridiques, religieuses, ontologiques, esthétiques, eschatologiques , théosophiques, gnostiques, animistes, astrologiques, magiques, démonologiques, spiritistes, parapsychologiques, paramédicales, folkloriques, etc.) a d'importantes conséquences épistémologiques, sociétales, éthiques.

Tout d'abord le rapport à la certitude. Être persuadé que ce à quoi l'on croit (l'objet de la croyance) est réel, effectif, attesté, « indiscutable », voire « prouvé », pose la question majeure de l'objectivité, de la vérité, de la vérification et donc, dialectiquement, de l'erreur, de la divagation, de l'invérifiable. Croire que l'on a absolument raison, être certain d'être « dans le vrai » peut mener au dogmatisme, à l'aveuglement, à l'intolérance, comme l'attestent tant de phénomènes idéologiques dans l'histoire, par exemple la condamnation de Galilée par l'Église catholique, les délires de Lyssenko et de la « science prolétarienne » dans l'URSS stalinienne ou les divagations récurrentes sur l'origine de l'homme. Les confrontations entre la « réfutabilité » des faits et la validation expérimentale du savoir, d'une part, et le caractère figé de certaines croyances « irréfutables » et invérifiables, d'autre part, continuent d'ailleurs à provoquer d'innombrables controverses, par exemple en biologie, en médecine, en paléanthropologie, en psychologie, etc. Or, le statut gnoséologique de la croyance renvoie à la tradition philosophique rationaliste illustrée par exemple par Descartes. En mettant en doute méthodiquement les opinions reçues, les croyances établies, les préjugés dominants, Descartes établit en effet un programme de recherche de la vérité : « Une fois en ma vie me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues alors en ma créance ». Ce programme fondateur de l'attitude critique de « la connaissance du vrai » consiste donc à « philosopher sérieusement » : « Il faut tout d'abord abandonner tous les préjugés, ou prendre soigneusement garde de n'accorder foi à aucune des opinions que nous avons jadis reçues à moins de les avoir d'abord rappelées pour un nouvel examen et d'avoir constaté préalablement qu'elles sont vraies ». En somme, « distinguer le vrai d'avec le faux » pour assurer la certitude du savoir effectif.

Ensuite le rapport à l'action. Croire c'est aussi agir en fonction de ce que l'on croit. Les croyances sont en effet de puissantes motivations, forces motrices ou causes finales. Un « croyant » est très souvent un « militant » ou un « activiste » de sa croyance dont l'investissement peut aller jusqu'à l'intégrisme, le fondamentalisme, le fanatisme. Combien de communistes croyaient, de bonne ou de mauvaise foi, que la constitution soviétique était la « plus démocratique du monde », alors que le régime totalitaire stalinien imposait terreur et goulag ? Combien de djihadistes croient que leur martyre les mènera au paradis d'Allah ? Combien de doctrinaires libéraux sont persuadés des vertus magiques du « libre marché » alors que le chômage de masse, la précarité et la pauvreté explosent partout dans le monde ? De manière générale les croyances enkystées sont génératrices d'idéologie et de « fausse conscience ». Les sectes qui reposent sur l'emprise de croyances inébranlables peuvent également conduire à l'assujettissement et à la manipulation mentale de leurs membres amenés à des comportements aliénants, autodestructeurs, suicidaires. Le rapport entre l'endoctrinement ou l'emprise sectaire et la croyance est donc aussi une question éminemment politique.

Enfin le rapport à l'illusion. Croire c'est aussi partager des illusions, des représentations désirantes (« Wunschdenken »), des souhaits, des aspirations plus ou déconnectées de la réalité, soit individuellement, soit dans le cadre d'une collectivité. Nous appelons, écrit Freud, « une croyance illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait vient au premier plan, et nous faisons là abstraction de son rapport à la réalité effective, tout comme l'illusion elle-même renonce à être accréditée ». « Une jeune fille de la bourgeoisie, remarque ainsi Freud, peut, par exemple, se créer l'illusion qu'un prince viendra la chercher. C'est possible, quelques cas de ce genre se sont produits. Qu'un jour le Messie vienne et fonde un âge d'or, c'est bien moins vraisemblable ; selon sa position personnelle, celui qui jugera de cette croyance la classera comme illusion ou comme l'analogie d'une idée délirante ».

La diversité kaléidoscopique des croyances est double : d'une part toutes les cultures du monde sont peuplées d'innombrables croyances plus ou moins crédibles ou extravagantes (religieuses, mythologiques, magiques, mystiques, folkloriques, ésotériques, astrologiques, etc.) ; d'autre

part ces croyances sont liées à des réalités mentales apparentées : opinions, convictions, idéologies, représentations, attitudes, rumeurs, crédulités, superstitions , légendes , mentalités, etc. D'où la difficulté à cerner le territoire précis et la nature exacte de la croyance. On pourrait d'ailleurs émettre l'hypothèse que la croyance constitue une limite entre le rationnel et l'irrationnel, le vrai et le faux, le probable et l'improbable, le vraisemblable et l'invraisemblable, le possible et l'impossible, l'imaginable et l'inimaginable, le croyable et l'incroyable. Une limite aussi entre le savoir et le non savoir ou le faux savoir, limite qui est d'ailleurs toujours remise en question...

Les croyances peuvent donc être sources aussi bien de découvertes fécondes – la croyance au calmar géant (Architeuthis) a amené des chercheurs japonais à le rechercher et à le filmer en 2012 – que d'errements, d'erreurs, de divagations, de confusions mentales, de délires, par exemple « quand les hommes se persuadent que les dieux demeurent dans les bois, dans les images, dans les bêtes et autres ; qu'il y a un corps dont la seule composition engendre l'entendement, que les cadavres raisonnent, se promènent, parlent ; que Dieu se trompe et autres choses semblables » . Spinoza entreprend d'ailleurs d'examiner, « en toute sincérité et liberté d'esprit, l'examen de l'Écriture » [sainte] afin de montrer que la crédulité et la superstition ne sauraient être prises pour la foi véritable. Devins, doctrinaires, prophètes autoproclamés et charlatans contribuent selon lui à l'asservissement de l'esprit et à l'assujettissement du citoyen : « La superstition est le plus sûr moyen auquel on puisse avoir recours pour gouverner la masse [...]. On s'est appliqué avec le plus grand soin à embellir la religion – vraie ou fausse – d'un cérémonial destiné à lui conférer une importance dominante et à lui assurer, de la part des fidèles, un constant respect. Ces mesures n'ont nulle part été mieux réalisées que chez les Turcs, où la simple discussion passe pour sacrilège et où tant de préjugés absorbent le jugement, que la saine raison ne saurait plus se faire écouter, fût-ce pour suggérer un simple doute » . Mais Spinoza qui sait « combien sont enracinés les préjugés, auxquels tant d'hommes s'adonnent sous couleur de religion », sait aussi « qu'il n'est pas plus possible de délivrer la foule de la superstition, que de la crainte » .

La question des raisons (causes, motifs) de l'assentiment, individuel ou collectif, aux croyances, est à la fois complexe et controversée, ne serait-ce que parce qu'il existe « une pluralité des modalités de croyance : croire sur parole, croire d'expérience, etc. » . À propos de la croyance des Grecs à leurs mythes – réelle ou supposée, crédulité naïve ou crédulité critique –, Paul Veyne souligne que « la question n'est pas d'ordre subjectif : les modalités de croyance renvoient aux modes de possession de la vérité ; il existe une pluralité de programmes de vérité à travers les siècles, qui comportent différentes distributions du savoir, et ce sont ces programmes qui expliquent les degrés subjectifs d'intensité des croyances » . Dans une perspective proprement anthropologique Marcel Mauss formule une proposition qui permet de comprendre l'importance des croyances, leur persistance et leurs effets dans les innombrables cultures où elles jouent un rôle prépondérant. À propos des croyances magiques, Mauss écrit en effet : « Qui dit croyance, dit adhésion de tout homme à une idée et, par conséquent, état de sentiment et acte de volonté, en même temps que phénomène d'idéation. Nous sommes donc en droit de présumer que cette croyance collective à la magie nous met en présence de sentiments et de volitions unanimes dans tout un groupe, c'est-à-dire précisément, des forces collectives » . Marcel Mauss, constatant que « les faits de magie comportent un "faire accroire" constant », remarque aussi que ce faire accroire n'est possible que parce qu'il correspond à la crédulité du groupe où opère le magicien. « Ainsi la croyance du magicien et celle du public ne sont pas deux choses différentes ; la première est le reflet de la seconde, puisque la simulation du magicien n'est possible qu'en raison de la crédulité publique. C'est cette croyance, que le magicien partage avec tous les siens, qui fait que ni sa propre prestidigitation, ni ses expériences infructueuses ne le font douter de la magie [...]. En somme, sa croyance est sincère dans la mesure où elle est

celle de tout son groupe. La magie est crue et non pas perçue. C'est un état d'âme collectif [...]. La magie est donc, dans son ensemble, l'objet d'une croyance a priori ; cette croyance est une croyance collective, unanime » . Cette analyse pourrait sans doute s'appliquer à ce que Mauss appelle « la croyance collective, c'est-à-dire traditionnelle et commune à tout un groupe » ou encore « les croyances obligatoires de la société » . Ces croyances ne concernent pas seulement les sociétés dites traditionnelles ou primitives, mais tout autant les sociétés modernes ou « postmodernes », elles aussi soumises aux élucubrations complotistes et conspirationnistes , aux doxa parascientifiques, aux divagations para philosophiques, aux affabulations racistes et antisémites, aux légendes urbaines, aux superstitions occultistes, etc., qui n'ont pas disparu et se sont même multipliées sur internet parce qu'elles sont des rejetons de désirs inconscients. « La psychanalyse a maintes fois démontré, écrit Ernest Jones, que toutes nos idées conscientes, nos sentiments, nos intérêts et nos croyances ont leur origine dans l'inconscient » . Si l'on admet que l'inconscient ignore l'histoire et les contradictions, cela laisse peu de place au déclin des croyances ...

Il reste encore à souligner trois points essentiels :

La confiance est une forme de croyance qui est au fondement même de la vie sociale et de l'intersubjectivité. Il n'y a pas de vie sociale possible en effet sans la confiance qui est non seulement une manière de croire, mais aussi une forme de comportement. Croire en la véracité d'une information, en une promesse de vente ou de mariage, en la compétence du médecin, en la fidélité du conjoint, en la fiabilité d'un moyen de transport, en l'honnêteté d'un partenaire économique : autant de modalités de la confiance, même si, bien entendu, cette confiance est fréquemment érodée, déçue ou trahie.

La foi – en tant que conviction, vision du monde, adhésion idéologique ou confession religieuse – est aussi une forme du croire, mais elle a cependant deux spécificités. La foi est d'abord un engagement ou une promesse d'engagement (profession de foi, déclaration, manifeste) qui ordonne la conduite du croyant, par exemple la foi en la solidarité humaine, la foi en la justice sociale, la croyance au progrès. La foi peut être d'autre part rationnelle et susceptible d'être argumentée rationnellement. La foi démocratique, la foi scientifique, par exemple, mais aussi, dans certaines conditions, la foi religieuse étayée sur une théologie rationnelle (Saint Augustin, Thomas d'Aquin, Spinoza, Malebranche , Leibniz ...).

La ligne de démarcation qui passe entre le savoir attesté et vérifiable et les croyances – ou les intuitions – existe au sein même de la science. En ce sens l'univers de la rationalité scientifique et l'empire de l'irrationalité censé représenté par les croyances sont interpénétrés et inter-dépendants. La recherche actuelle de la vie extraterrestre (des civilisations extraterrestres) est un exemple parmi tant d'autres de cette contamination réciproque entre science et science-fiction, réalités établies et fantasmagories, savoirs et illusions. La croyance concerne donc aussi le domaine des croyances scientifiques.

Inspirée par la célèbre citation de Picasso qui remarque avec humour que « l'art est un mensonge qui nous permet de dévoiler la vérité » Prétentaine invite des artistes d'aujourd'hui à réaliser dans ce numéro des projets autour de la question de la croyance, de la foi, du vrai et du faux, de la confiance et de la défiance. Car le visible peut parfois nous faire croire à l'invisible...

---

1. Paul Ricœur, « Croissance », Encyclopædia Universalis, corpus 6, Paris, Encyclopædia Universalis, 2002, p. 810.
2. Pour l'Afrique, voir Louis-Vincent Thomas, Cinq essais sur la mort africaine, Paris, Karthala, 2013.
3. René Descartes, Les Méditations métaphysiques touchant la première philosophie, Paris, PUF, 1963, première méditation « Des choses que l'on peut révoquer en doute », p. 26.
4. René Descartes, Principes de la philosophie. Première partie, sélection d'articles des parties 2, 3 et 4 et Lettre-Préface, Paris, Vrin, 2009, § 75, p. 179.
5. René Descartes, Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, Paris, GF Flammarion, 2000, première partie, p. 29.
6. Voir Joseph Gabel, La Fausse conscience. Essai sur la réification, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962.
7. Sigmund Freud, L'Avenir d'une illusion, Paris, PUF, « Quadrige », 1999, p. 32.
8. Ibid., p. 32.
9. Voir Theodor W. Adorno, Des Étoiles à terre. La rubrique astrologique du « Los Angeles Times ». Étude sur une superstition secondaire, Paris, Exils Éditeur, 2000, où Adorno analyse l'« interaction entre forces rationnelles et forces irrationnelles dans les phénomènes de masse contemporains », tels que « l'occultisme commercialisé » et l'astrologie en tant que « divination organisée » ou « superstition secondaire », qui est un irrationnel rationalisé. « Les hommes, écrit-il, ont toujours voulu savoir, grâce à l'interprétation de signes occultes, ce à quoi ils devaient s'attendre et ce qu'ils devaient faire ; en fait, la superstition constitue pour une large part un résidu des pratiques magiques animistes par lesquelles l'humanité primitive tentait d'influencer ou de maîtriser le cours des événements » (pp. 14 et 19).
10. Voir Éloïse Mozzani, Le Livre des superstitions. Mythes, croyances et légendes, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995.
11. Baruch Spinoza, Traité de la réforme de l'entendement, Paris, Presses Pocket, « Agora », 1990, p. 61.
12. Baruch Spinoza, Traité des autorités théologique et politique, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1994, p. 22. L'impossibilité sacrilège de mettre en question les croyances n'est évidemment pas propre aux Turcs musulmans, elle concerne aussi le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme, l'église orthodoxe, etc., ainsi d'ailleurs que toute une série de « confessions » ou « cultes » sécularisés : par exemple le communisme ou le maoïsme naguère, aujourd'hui le libéralisme, la franc-maçonnerie, la « libre pensée », l'athéisme militant, l'idéologie de la décroissance, le new age, etc...
13. Ibid., p. 29.
14. Paul Veyne, Les Grecs ont-ils cru à leur mythe ? Essai sur l'imagination constituante, Paris, Éditions du Seuil, « Points essais », 1992, p. 11.
15. Ibid., p. 39.
16. Marcel Mauss, Esquisse d'une théorie générale de la magie, in Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 1978, p. 90.
17. Ibid., pp. 89-90.
18. Ibid., pp. 78-79.
19. Voir par exemple Gérald Bronner, La Démocratie des crédules, Paris, PUF, 2013. Du même auteur : L'Empire des croyances, Paris, PUF, « Sociologies », 2003, qui est une approche rationaliste des « adhésions cognitives » et du « marché cognitif ».
20. Ernest Jones, Psychanalyse, folklore, religion. Essais de psychanalyse appliquée, tome II, Paris, Payot, 1973, p. 11.
21. Nicolas Malebranche, Entretiens sur la métaphysique, sur la religion, sur la mort, in Œuvres. Tome II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992.
22. Gottfried Wilhelm Leibniz, Essais de théodicée. Sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal, Paris, GF Flammarion, 1969.

En espérant une réponse positive et en vous remerciant,  
 Bien cordialement

PRETENTAINÉ

